



La feuille de
berkem
Association loi de 1901

Septembre
2005

HORS
SERIE



La feuille de BERKEM une édition de BERKEM LABEL, association loi de 1901
Dépôt légal décembre 1997 n° 0595033068. Déclaration de publication : L1-94/97 du 17/02/98.
Directeur de publication : Daniel Torrez. Réalisation : Angélique Beneston et Daniel Torrez
Siège : 66 rue du Pré Catelan. Tel : 03.20.63.25.32 59110 La Madeleine



EDITO

« J'aime mon patrimoine »... Tel est le thème 2005 des journées nationales du patrimoine. L'occasion pour nous de sortir ce n° spécial de la feuille de Berkem. A la création de l'association en 1997, une campagne photographique a été réalisée pour repérer les points forts de l'identité du quartier. Depuis 1998, nous participons aux journées du patrimoine en proposant conférences et « parcours découverte ». Les thèmes ont varié selon les années mais une constante a été la présentation en regards croisés : histoire, architecture, vie quotidienne. Pierre Pouchain, auteur du livre « Les maîtres du Nord », membre de Berkem Label, nous a fait voyager dans le temps grâce à ses recherches historiques. Le Président apportait ses connaissances personnelles du quartier et la Vice Présidente celles sur l'architecture.

Le patrimoine architectural de Berkem avait déjà son ouvrage de référence. Il s'agit de « Le patrimoine des communes du Nord » sorti en 2001 aux éditions Flohic. L'association Berkem Label, en la personne de la Vice Présidente, était présente dans le groupe d'expert appelé par l'éditeur pour présenter le Canton de Lille. La commune de La Madeleine est présentée au travers de 45 références dont 12 dans le quartier de Berkem. Sont ainsi commentés : les maisons jumelles datant du 18^{ème} siècle au 217 de la rue G. Pompidou, celles avec jardinnet devant rue du cimetière, les maisons ouvrières de la rue Joséphine ; la villa André à l'angle des rues F. Faure et G. Pompidou ; l'ancienne école de filles Notre-Dame datant de 1869 dans la rue de Berkem ; l'ancien cinéma l'Olympia rue du pré Catelan ; un bâtiment d'une ancienne brasserie au 228 rue G. Pompidou ; les bâtiments de l'ancienne usine Agache lin et coton et son extension de bureaux « art déco », ceux de l'ancienne usine de papier de verre Antoine, et ceux des anciennes usines Huet dont la chaufferie et la silhouette de sheds, tous situés rue du pré Catelan.

Aujourd'hui c'est un pas important qui est réalisé en rassemblant dans un seul document la matière historique présentée oralement depuis plusieurs années. Pierre Pouchain a accepté de réaliser ce travail important d'écriture qui a aussi nécessité de nombreuses recherches complémentaires. D'autres membres de l'association ont travaillé sur la recherche d'illustrations et la mise en page du document. L'ensemble sera pour tous un document important de référence sur l'histoire du quartier.

Plus que jamais l'objet de notre association est d'actualité : "soucieux de leur cadre de vie, conscients des richesses de leur quartier, des habitants de Berkem se regroupent en association dans un esprit de convivialité, d'ouverture et de collégialité. Ils définissent et mettent en œuvre toute action visant à valoriser le quartier". Plus que jamais nous souhaitons aussi rester des interlocuteurs fidèles, réguliers et attentifs pour les projets d'aménagement du quartier.

Béatrice Auxent
Vice Présidente

Daniel Torrez
Président

JALONS

- | | | |
|-----------|--|--------------|
| 1 | <i>Un hameau bien isolé</i> | <i>p. 3</i> |
| 2 | <i>La sucrerie Desmazières</i> | <i>p. 5</i> |
| 3 | <i>Les débuts de la grande industrie</i> | <i>p. 6</i> |
| 4 | <i>Formation de la paroisse St Vital</i> | <i>p. 10</i> |
| 5 | <i>L'usine Agache</i> | <i>p. 14</i> |
| 6 | <i>La vie quotidienne</i> | <i>p. 16</i> |
| 7 | <i>La vie associative</i> | <i>p. 18</i> |
| 8 | <i>Au début du 20^{ème} siècle</i> | <i>p. 21</i> |
| 9 | <i>La guerre et ses suites</i> | <i>p. 23</i> |
| 10 | <i>L'occupation, la résistance</i> | <i>p. 26</i> |
| 11 | <i>Reprise et transformations sociales</i> | <i>p. 27</i> |
| 12 | <i>Le reflux</i> | <i>p. 29</i> |
| 13 | <i>Berkem de nos jours</i> | <i>p. 29</i> |



Quelques jalons dans l'histoire de Berkem

Par Pierre POUCHAIN,

Un hameau bien isolé

Des origines de Berkem, on connaît actuellement bien peu d'éléments, sinon que ce lieu-dit existait dans la dernière partie du Moyen Age, et qu'il a de tout temps été associé au bourg de La Madeleine. Celui-ci s'est constitué, au fil des âges, le long de la route très animée qui allait par Menin vers les grandes cités commerciales de Flandre, et principalement Bruges et Gand. Berkem, à l'extrémité ouest de La Madeleine, se situait un peu à l'écart de cette route, mais assez près d'elle, au bord de la seule voie d'eau notable de l'environnement lillois : la Deûle.

Le nom même du hameau est l'objet de controverses ; l'explication la plus couramment admise en fait la propriété d'un certain Berg ou Berk, la terminaison *-ghem* désignant dans cette région l'appartenance d'un bien à



un individu. A partir d'une date indéterminée mais déjà lointaine, la partie inférieure du secteur près de la Deûle, a été appelée, y compris dans les documents officiels, *le Trou*, allusion, croit-on, aux sites d'extraction de terre et de pierre en vue de la construction ininterrompue de nouveaux édifices dans le tout proche Vieux-Lille.

Les terres de Berkem jouxtaient celles de Lille au sud du hameau, mais l'édification des remparts autour de la ville à la fin du 17^{ème} siècle, devait constituer une séparation durable.

Le hameau et la berge de la Deûle constituaient des sites privilégiés d'un point de vue stratégique, et les assiégeants de la grande ville occupèrent souvent Berkem dans leur mouvement enveloppant. En 1708 par exemple, c'est de là que le Prince Eugène et ses troupes préparèrent l'assaut sur Lille. La place de la Boucherie y aurait alors gagné son nom, les Autrichiens ayant installé à cet endroit une grande boucherie militaire.

Au 18^{ème} siècle, la communauté des Carmes choisit ce lieu retiré pour y construire une résidence, au bord de la rivière. La population du hameau était très peu nombreuse, vouée à l'agriculture; prairies, champs et vergers occupaient tout son territoire, à l'exception de quelques axes menant vers les bourgs de Fives, Marquette, Saint-André, et bien entendu, vers le centre de La Madeleine.

La Révolution française passa sur ce territoire, et la résidence des Carmes en subit de graves dégâts, dont l'importance exacte ne nous est pas connue.

Au début du 19^{ème} siècle -la commune de La Madeleine tout entière ne comptait guère que 630 habitants- Berkem était donc une campagne hors de l'Histoire, promenade appréciée des Lillois le dimanche après-midi; on y trouvait pourtant quelques activités artisanales, dont un petit chantier de construction de péniches au bord de la rivière, à l'extrémité de ce qui est aujourd'hui la rue Roger Salengro. Il est également probable, sans être certain, que Berkem, rural mais peu éloigné de Lille, fut choisi par les rares entrepreneurs qui s'aventurèrent à la fabrication du blanc de céruse à La Madeleine : Pitoux et Poëلمان (1823) Piérart et Planchon (1833). Cette périlleuse activité, qui exigeait une manipulation délicate du plomb, émigra finalement vers le faubourg de Moulins au sud de Lille. Il y eut aussi, en 1823, la petite fabrique d'acide chlorhydrique de George Smith, dont nous savons peu de choses.



La sucrerie Desmazières

Peut-être quelques habitants de Berkem, comme beaucoup de gens dans les campagnes autour de Lille, travaillèrent-ils à domicile pour les entreprises lilloises (filature, tissage) mais le souvenir ne nous en est pas parvenu. La première irruption de la grande industrie dans Berkem semble avoir été la fondation de la fabrique de sucre des Desmazières, en 1835.

A cette époque, les procédés de fabrication du sucre de betterave avaient été mis au point, et cette nouvelle production commença à concurrencer sévèrement le sucre de canne. Des sucreries furent fondées en grand nombre dans des communes de toutes dimensions dans l'arrondissement de Lille, et La Madeleine eut la sienne à Berkem. Mais cette croissance démesurée suscita une surproduction qui conduisit à la fermeture de la plupart de ces usines, au bout de quelques années. Nous ne connaissons pas la date exacte de la disparition de l'usine Desmazières, sans doute vers 1845 ; à son apogée, elle employait 90 hommes, 18 femmes et 3 enfants, et

produisait annuellement 223 tonnes de sucre brut. On peut penser, sans en être sûr, qu'elle avait été bâtie à l'intérieur du vaste domaine qu'occupait la famille, entre la rivière et



notre rue du Pré-Catelan, de la rue Sainte-Hélène à l'actuelle voie de chemin de fer, établie seulement en 1875. On ne sait si cette artère dut à la beauté de cette résidence d'avoir pris, dans cet humble faubourg, le nom de l'un des lieux de plaisir de la capitale sous le Second Empire. On accédait à la propriété, qui englobait une ferme en activité, par un portique situé à hauteur de la rue de Berkem.

Les Desmazières n'allaient pas pourtant disparaître de l'histoire de Berkem, à laquelle leur nom resta associé pendant une grande partie du 19^{ème} siècle. Le fondateur de l'usine était Jacques Desmazières, l'un des premiers négociants sur la place de Lille, dont le pouvoir financier s'était encore accru par son mariage avec Victoire, fille d'Alexandre Beaussier, personnage considérable de la vie économique lilloise. L'un des fils de Jacques, Edouard, épousa en 1845 la fille d'un ancien valet de chambre de Napoléon 1^{er}, Marchand, et la famille semble avoir appartenu à la noblesse d'Empire : son frère Henri demeura célibataire. Cette famille influente dans les milieux catholiques joua un rôle décisif dans la création de la paroisse Saint-Vital.

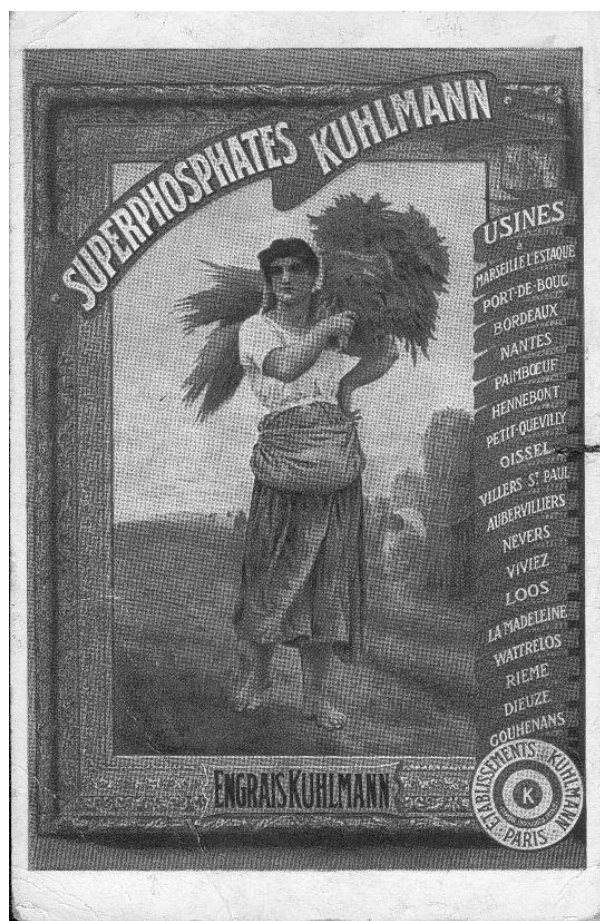


Les débuts de la grande industrie

Les faibles dimensions du hameau, dépourvu de rues, ne nous permettent pas d'y localiser à coup sûr certaines activités, dont certaines déplaisantes ou dangereuses.

En 1842, le chimiste François Claës installa une petite fabrique d'acide nitrique en bordure de la Deûle, dans la partie nord de Berkem, à proximité de Marquette, mais il disparut prématurément en 1847. Son affaire, qui ne comptait guère qu'une quinzaine d'ouvriers, fut reprise par l'Alsacien Frédéric Kuhlmann, qui avait déjà fondé en 1826 à Loos lez Lille une première entreprise de produits chimiques. Berkem devenait ainsi pour Kuhlmann la seconde étape d'une expansion qui allait s'étendre à tout le territoire national et au-delà.

Les transformations décisives, sur tous les plans, se produisirent dans la



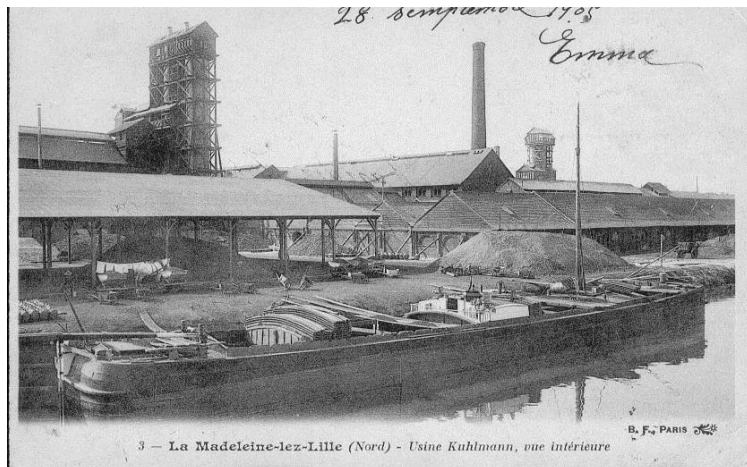
seconde moitié de 19^{ème} siècle, durant laquelle Berkem passa du statut de hameau à celui de faubourg industriel. Deux facteurs intervinrent, inséparables l'un de l'autre : a poussée démographique et l'industrialisation.

Il est impossible de chiffrer exactement le mouvement de la population de Berkem, car les données disponibles concernent l'ensemble madeleinois. On sait que La Madeleine comptait un peu moins de 800 habitants en 1832, 1543 en 1847, mais 2440 en 1856, 4000 en 1861, 6440 en 1873, près de 10800 en 1896. Il y eut des transferts de population lilloise, car Lille étouffait dans ses remparts, il y eut aussi des apports de population rurale de la région. Il y eut surtout l'afflux

d'immigrants belges, chassés par la crise économique qui sévissait en Flandre; de Gand, de Courtrai, de Roulers, ils vinrent s'installer autour de Lille, Roubaix et Tourcoing. Dans la région proprement lilloise, ils constituèrent de véritables colonies, ne parlant ni ne comprenant le français, et dont Pierre Pierrard a décrit la condition misérable. A La Madeleine, ils s'installèrent surtout à l'ouest de la cité, dans le secteur de la rue Jeanne Maillotte, et à Berkem, où les enseignes de nombreux cafés ont longtemps rappelé le souvenir des villes de la patrie perdue. Ils venaient chercher du travail, et précisément l'industrie naissante avait besoin d'eux. Ils vécurent longtemps dans des logements rudimentaires, sans hygiène ni confort, parfois encore occupés à la fin de la Seconde guerre mondiale.

Il est impossible de définir leur nombre, car Berkem n'est pas isolé dans les statistiques municipales. Si l'on considère pourtant que les Belges représentaient, en 1861, 30% de la population de La Madeleine et que l'immigration n'avait pas alors atteint son ampleur maximale, on peut se faire une idée du poids de l'élément flamand dans la commune ; dans la

paroisse voisine, une pétition circula du reste pour la nomination d'un vicaire parlant le flamand.

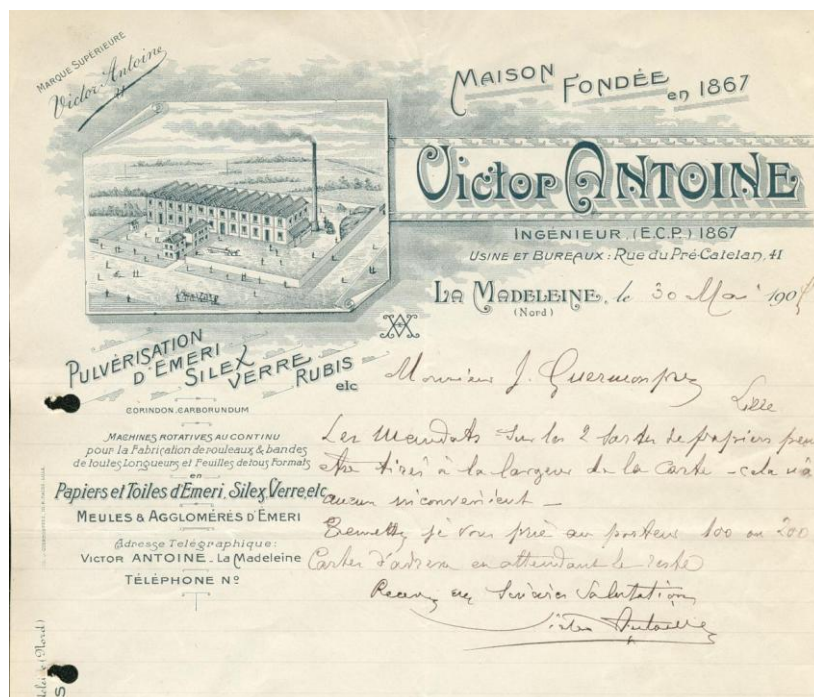


Le mouvement industriel s'accéléra. En 1852, le filateur lillois Delesalle-Desmedt dont l'usine principale était à Lille, établit à Berkem une filature de coton qu'on situera approximativement à l'extrémité de l'actuelle rue du Pré-Catelan, face au supermarché Champion.

Cette entreprise était si vaste qu'en 1853, son propriétaire en céda une partie en location à Vandemoortère et, en 1859, une autre partie à la famille Le Blan, qui se spécialisa à Berkem dans la production des fils fins. Les Le Blan quittèrent La Madeleine en 1875.

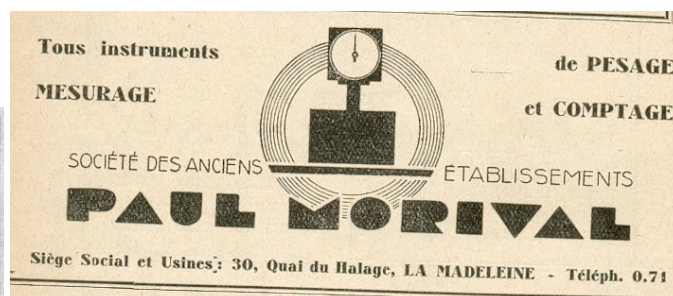
L'industrie ne cessa plus de s'étendre sur le territoire de Berkem, où des rues nouvelles se traçaient, où des constructions nouvelles s'édifiaient pour accueillir entreprises et particuliers.

En 1860, un tissage Boniface s'installa rue Marceau, l'immeuble donnant par l'arrière sur la Deûle ; en 1855 s'était déjà ouverte rue du quai (aujourd'hui rue Salengro) la grande teinturerie de



toiles Dedondère, qui avait également accès à la Deûle; c'est aussi sur la berge qu'en 1864 s'établit le meunier Honorez, qui acquit une machine à vapeur, et fut remplacé en 1868 par Pardoën. En cette même année 1864, Delerue-Merlin fonda une petite fabrique de toiles cirées (au Trou, disent les annuaires, sans autre précision). Est-ce lui ou un homonyme qui reprit la fabrique de balances et bascules installée chemin du halage par Dupont,

et que Morival devait tenir ensuite jusqu'après la Seconde guerre mondiale? Mr Victor Antoine crée dans la rue du Pré Catelan une fabrique de papier de verre qui sera en activité jusqu'en 1966 Le secteur, on le voit, perdait rapidement sa physionomie rurale.



Formation de la paroisse Saint-Vital

1177 - Berkem
Ministère
de la Justice
et des Cultes.
ARCHIVES.
Enregistré
le 22 Septembre 1868.
N° 1310.

ADMINISTRATION DES CULTES.

DÉCRET.



Napoléon, par la grâce de Dieu
et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et à venir, Salut.

Sur le Rapport de notre Garde des Sceaux, Ministre Secrétaire
d'Etat au département de la Justice et des Cultes;

Vu les articles 61 et 62 de la loi du 18 germinal an X;

Vu les propositions de l'archevêque de Cambrai
et du Préfet des Ardennes;

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article premier.

Est érigée en Succursale l'Eglise dénommée ci-après :

Dioecèse.	Département.	Canton.	Commune ou Section de Commune dont l'Eglise est érigée en succursale.	Circumscription.
Cambrai	Ardennes	Lillois.	Berkem, Section de la Commune de la Madeleine.	Circumscription conforme au plan annexé au présent décret.

Art. 2.

Notre Garde des Sceaux, Ministre Secrétaire d'Etat au départe-
ment de la Justice et des Cultes, est chargé de l'exécution du présent
Décret.

Fait au Palais d'Assemblée, le 20 Septembre 1868.

Signé : *Napoléon*.

PAR L'EMPEREUR :

Le Garde des Sceaux,

Ministre Secrétaire d'Etat au département de la Justice et des Cultes,

Signé :

J. Berckhem

Pour ampliation :

Le Directeur de l'Administration des Cultes

Savoir immortel

Collationné :
Le Chef du Bureau du Secrétariat
et des Archives,

H. H. H.



Berkem était ainsi en train de devenir une petite agglomération, dépendante administrativement et économiquement du reste de la commune, avec laquelle les échanges étaient quotidiens, mais dépourvue de toute personnalité propre. Certains s'avisèrent qu'il y avait là matière à la création d'une nouvelle paroisse, et des démarches furent entreprises auprès de l'archevêché de Cambrai duquel dépendait alors la région lilloise. Malgré quelques réticences venues de la paroisse Sainte Marie-Madeleine alors sans rivale, Mgr. Régnier en autorisa la formation dès 1863. L'église, entièrement financée par la famille Desmazières, fut rapidement bâtie, mais elle ne fut ouverte au culte que le 2 octobre 1868. Dans le courant de l'année 1866, une épidémie de choléra avait frappé Berkem, faisant de nombreuses victimes; un vicaire de Sainte -Marie-Madeleine, l'abbé Vermelle, se dépensa sans compter au secours des malades, et c'est lui qui devint le premier curé de Saint-Vital (nom d'un martyr romain à qui avait été dédiée une chapelle dans l'ancienne collégiale de Lille). L'année suivante Napoléon 3, probablement sollicité par la famille Desmazières, fit don d'un ostensor en matières précieuses.



Berkem n'ayant jamais eu d'existence dans les documents officiels en tant que tel, la délimitation de la nouvelle paroisse par l'archevêché présente un intérêt particulier; elle a toutefois subi une modification importante avec la déviation du tracé du chemin de fer en 1875, dont il sera question plus loin. A cette importante réserve près, elle reflète les limites informelles, sauf pour l'Eglise du quartier actuel.

Rapidement, la structure paroissiale s'étoffait. Dès 1869, une école paroissiale de filles fut ouverte, toujours à l'initiative de la famille Desmazières; l'enseignement y était donné par les religieuses de la Croix de Saint-André. Cinq ans plus tard, une école de garçons apparut, encadrée par la congrégation des frères de Saint Gabriel; cette fois, le financement avait été assuré par le meunier Pardoën.

Hors de la communauté paroissiale proprement dite, il faut encore citer une autre initiative des Desmazières : dès 1874, ils intervinrent auprès de l'abbé Lelièvre, leur cousin, prêtre au service de la congrégation des Petites sœurs des Pauvres, pour l'installation à Berkem d'un hospice de vieillards, ils obtinrent satisfaction en 1880. Là encore, terrain et constructions furent apportés par les Desmazières. L'institution, totalement rénovée, subsiste de nos jours ;



L'usine Agache

Le nouveau quartier allait prendre une vigueur nouvelle avec l'installation



Usines de La Madeleine

de l'usine Agache rue du Pré-Catelan. Donat Agache était déjà propriétaire d'une vaste filature de lin à Pérenchies. Après son décès prématuré, son fils Edouard le remplaça à la tête de l'entreprise.

En 1872, il épousa Lucie, l'une des filles de Kuhlmann. Son beau-père, déjà installé à Berkem, lui signala-t-

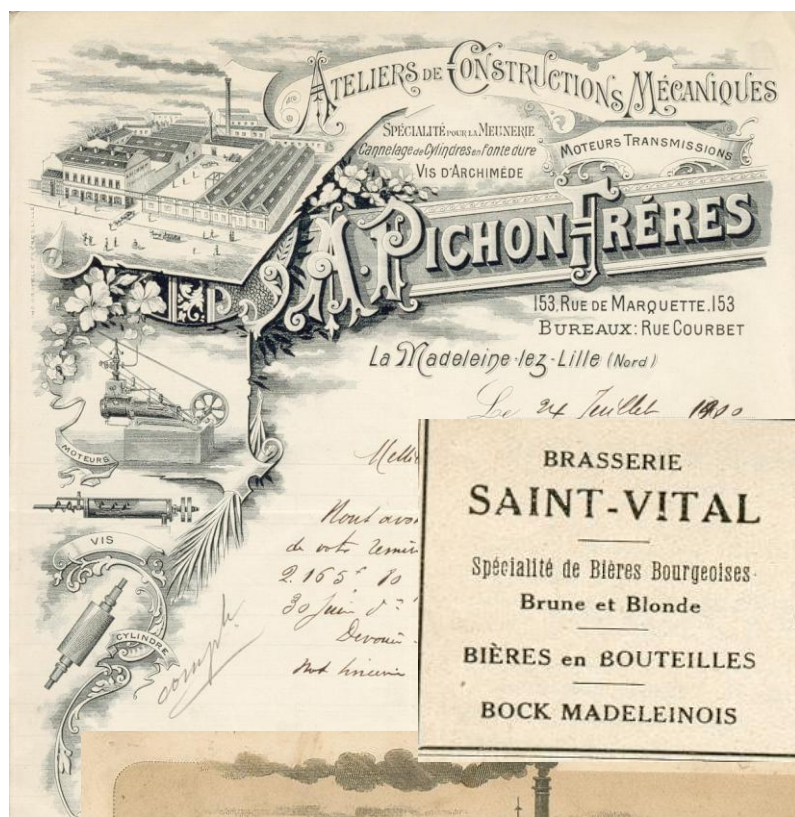
il l'intérêt du site ? En tout cas, en 1874, Edouard racheta une filature de lin, sise rue du Pré-Catelan, dont le fondateur, Auguste Flament, qui l'avait créée deux ans auparavant, se trouvait en difficulté. Sous l'impulsion d'Edouard Agache, cette seconde entreprise de la famille se développa rapidement. Elle attirait des ouvriers bien au-delà du quartier, et hâtait l'urbanisation de celui-ci.

Auprès de la grande usine Agache vint s'installer en 1885, un concurrent linier, Victor Saint-Léger, déjà en activité dans le Vieux-Lille. Celui-ci, quelques années plus tard, implanta une autre filature, de coton cette fois, également à proximité de la fabrique Agache. En 1913, André Saint-Léger, fils de Victor, allait s'allier aux Agache pour ne plus constituer qu'une seule entreprise linière ; en 1920, il leur céda sa filature de coton.

L'usine Agache connut à ses débuts une pleine activité, puis souffrit vers 1880 d'un ralentissement provisoire des affaires. Par la suite, elle ne cessa d'intensifier sa production jusqu'à l'occupation allemande de 1914 .

La prospérité des Agache suscita la création d'œuvres sociales, dans la tradition du patronat textile du Nord. Le point le plus marquant en fut, juste avant la terrible année 1914, l'ouverture de la rue Agache, composée de maisons ouvrières financées par la société, sur un terrain du domaine Desmazières.

D'autres entreprises s'établirent encore à Berkem avant la fin du siècle ; on se bornera à citer, en 1878, l'atelier de Pichon-Parent, qui fabriquait du matériel de meunerie et, en 1892, le tissage Ducroquet, rue des promenades, repris en 1906 par Dewilde et Schulz. À l'orée du 20^{ème} siècle apparut dans la rue de Marquette la brasserie Saint-Vital, tenue par la famille Vanneufville.



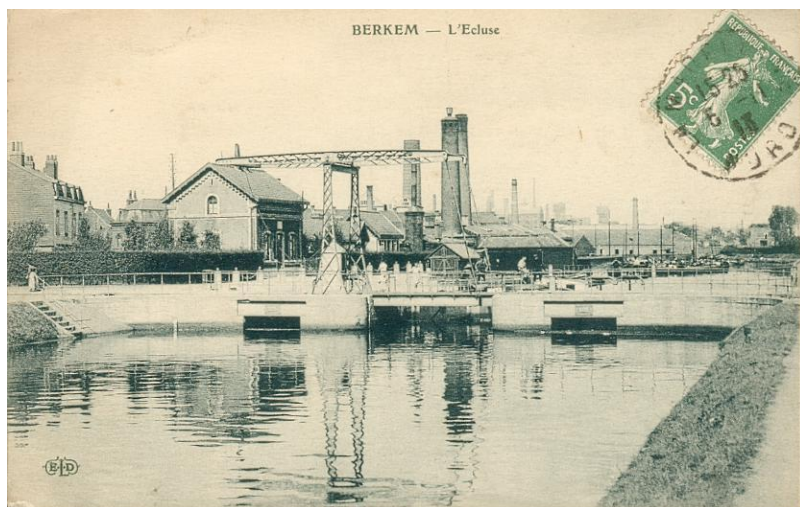
La vie quotidienne

La Madeleine, comme toute l'agglomération lilloise se transformait, et les conséquences de l'industrialisation ne cessèrent de se manifester pour le meilleur et pour le pire.

Dès 1846, la Compagnie de chemin de fer du Nord contrôlée par les Rothschild envisagea de prolonger vers le littoral la ligne Paris-Lille qu'elle venait de mettre en place, et la nouvelle voie longea le sud de la commune, approximativement sur le tracé de l'actuel boulevard périphérique, au nord de Lille. Moins de trente ans plus tard, en 1875, ce tracé fut modifié pour passer cette fois au nord de La Madeleine, sur son site actuel, avec l'implantation d'une gare. Berkem y perdit sa pointe septentrionale, qui constituait une partie substantielle de son territoire.

En 1867, l'éclairage au gaz fit son apparition dans le quartier, mais toutes les rues n'en profitèrent pas aussitôt.

Sur la rivière, quelques aménagements furent réalisés; construction d'un



quai et d'une aire de stationnement pour les bateaux avec, en 1893, suppression d'un îlot appartenant à la teinturerie Dedondère; la partie berkémoise de la rue de la Deûle devint la rue du quai, avant d'être rebaptisée, bien plus tard, rue Roger Salengro.

Dès 1887, un pont tournant avait été construit sur la Deûle, entre Berkem et Saint-André. A plusieurs reprises, des inondations submergèrent le chemin de halage et le bas des rues d'Alger et du quai (celle-ci connaîtra encore des inondations dans les années 1930).

L'alimentation en eau était l'une des grandes difficultés de Berkem. Il n'y avait pas de fontaines publiques, et les rares puits appartenaient à des personnes privées; en dehors des eaux de pluie, la seule ressource était la Deûle, abondamment souillée par les rejets des ménages et des industries; de là venait l'apparition périodique de fièvres malignes, voire

du choléra; la situation était du reste presque identique dans le reste de la commune qui disposait de rares points d'eau. La municipalité finit par signer un contrat avec la ville de Lille pour l'utilisation des eaux en



provenance d'Emmerin, mais cet accord était révocable et le maire chercha une solution plus sûre. Des forages furent entrepris au bout de la rue du quai; un réseau de tubes fut mis en place sous la direction de l'ingénieur Mongy, qui allait se charger quelques années plus tard de la construction du tramway de Lille à Roubaix-Tourcoing : ce circuit passait sous la rue du quai, la rue Gambetta et,

par la rue Pasteur rejoignait le château d'eau à l'extrémité de l'avenue Saint-Maur. Plus tard, la mairie jugea plus opportun de confier la distribution d'eau à la Société des eaux du Nord.

En dépit de ces entraves, le quartier se développait, des entreprises nouvelles faisaient sans cesse leur apparition. Le petit commerce bénéficiait de ces transformations, les boulangeries se multipliaient, comme les épiceries de détail, les boucheries et le petit artisanat.

Toutes ces innovations n'empêchaient pas la condition ouvrière de demeurer précaire, infiniment pénible, avec d'interminables journées de travail au long de six jours pleins par semaine. La subsistance était tout juste assurée. La documentation nous manque encore sur ce point, mais il est impossible que les mouvements de fond qui



agitaient le monde ouvrier n'aient pas eu leur répercussion à Berkem. L'habitat, en particulier, était en deçà du médiocre : les courées étaient nombreuses dotées d'un équipement rudimentaire.

La population madeleinoise passa de 6440 habitants en 1873 à 8560 en 1881, à 12360 en 1901, pour atteindre 15700 en 1911. Certes il y eut, dans la

toute dernière période, l'apparition encore limitée du secteur de l'avenue de la République. Mais on a toutes raisons de penser que les deux quartiers ouvriers ont encore connu un accroissement sensible de leur population; pour Berkem, on ne possède que l'estimation faite en 1892 par le curé de Saint-Vital : 3000 habitants, population composée «en grande partie d'ouvriers honnêtes mais pauvres», soit environ 30% des Madeleinois.

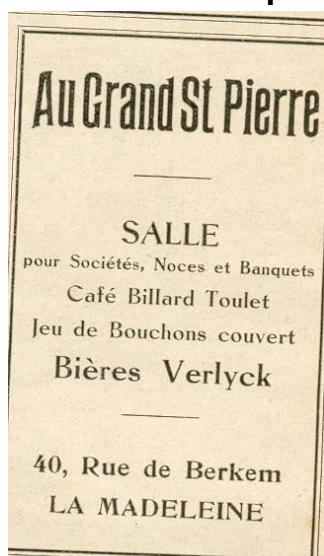


La vie associative

Dans ces vies laborieuses, les liens familiaux ont dû constituer une source de joie, qui est restée du domaine de l'intime. La camaraderie, au travail et dans le quartier, a pu représenter un autre lien affectif, comme l'appartenance à la communauté paroissiale (n'oublions pas que les immigrés flamands de la première génération ne parlaient pas le français et n'avaient donc avec l'extérieur que des échanges limités).

L'intensité de la vie associative est un signe manifeste de ces liens festifs. Les associations, très réglementées jusqu'en 1901, libres par la suite, avaient généralement leur siège dans les estaminets, dont le nombre s'accrut fortement entre 1870 et 1914.

Ces activités présentent une grande diversité. Les jeux d'adresse, en particulier, sont très en vogue. *La Saint-Vital*, société d'archers, est fondée en 1876. Les boulistes sont nombreux, l'un de leurs groupes a son siège « *Au grand Saint-Pierre* », en face de l'église Saint-Vital, d'autres tiennent leurs parties « *A l'éclipse* », rue du quai, en 1879, d'autres encore rue de Marquette. Les joueurs de bouchon ont deux associations rue de Berkem, vers 1888-1889 ; « *Les bons placeurs* » à l'estaminet de « *l'arbre vert* », et « *Les cravaches tricolores* » à l'enseigne du *Saint-Vital*. Le café de « *La cloche* » abrite dès 1862 les joueurs de beigneau. Quelques jeunes gens pratiquent le tir à la sarbacane



(«la soufflette») au café Coignet, de mauvaise réputation. Bien entendu, chaque café a ses joueurs de cartes.

Parmi les habitants de Berkem, nombreux sont les colombophiles (peut-être une trace de la culture flamande, encore très vivace). En 1867, on trouve l'association « *Le pigeon d'or* » au café « *Le coin d'or* », rue de Marquette. Mais d'autres estaminets encore accueillent les *coulonneux* : « *Le pigeon fidèle* » rue du quai, reçoit le club du même nom (1884). « *La cloche* » rue de Berkem, réunit les membres de « *L'alliance* » (1887). « *La navette d'or* » rue d'Alger, reçoit les adhérents de « *L'éclair* » (1890). C'est A « *la petite Belgique* » rue du quai, que se retrouvent les fidèles du groupe « *Le Pigeon ramier* ».

Deux associations vont réunir les habitants du quartier amateurs de musique : ce seront, en 1879 « *L'avenir lyrique de Berkem* » dont le siège est « *Au grand château* », rue de Marquette et, en 1890, la chorale



▲ 1938... AVENIR de BERKEM : Section féminine

« *L'espérance de Berkem* », dans l'estaminet « *Au grand Saint-Pierre* » rue de Berkem, qui semble avoir rallié beaucoup d'activités du quartier, peut-être en raison de sa position centrale, face à l'église. Il faut citer encore la fondation en 1890, d'une société des

« *Anciens militaires* » de Berkem dont les locaux se trouvent dans l'avenue du cimetière ; c'est en fait un club de tir à la cible.

C'est dans les locaux du patronage de garçons que se constitue en 1895 un cercle d'ouvriers, hommes et jeunes gens, comme il s'en crée partout en France, dans l'esprit défini par Albert de Mun. Il a pour objet explicite d'éloigner ses membres de l'alcoolisme «et des contacts jugés dangereux». En 1901, le quartier donnera l'hospitalité à un *Club athlétique madeleinois*.

Ces sociétés se multiplieront en se transformant, après la Première guerre mondiale; on pressent derrière elles un fourmillement d'activités, qui traduisent la sociabilité telle qu'elle est pratiquée à Berkem, et que manifestent encore les cortèges folkloriques et les fêtes du cycle

religieux : Noël, Pâques, les communions solennelles, la Saint-Nicolas, sans oublier la ducasse annuelle.

Ce lieu de détente et de camaraderie qu'est l'estaminet peut aussi être redoutable : c'est la source essentielle de cet alcoolisme qui frappe alors une partie de la classe ouvrière, fléau sanitaire et social de première grandeur. On peut en avoir une idée par la multiplication du nombre des cafés dans les trente années qui précèdent l'été 1914. Très rares sont les rues de Berkem qui n'ont pas accueilli au moins un café, et c'est vrai de tout La Madeleine (comme probablement de toutes les zones urbaines). Dans la seule rue de Marquette, dont il est vrai, un segment n'appartient pas à Berkem, on relève l'existence de 8 estaminets en 1879, 21 en 1901, 31 en 1914. En cette dernière année, il y a 18 cafés dans la rue du quai. Certes, ce sont des lieux de passage, mais tout de même ...



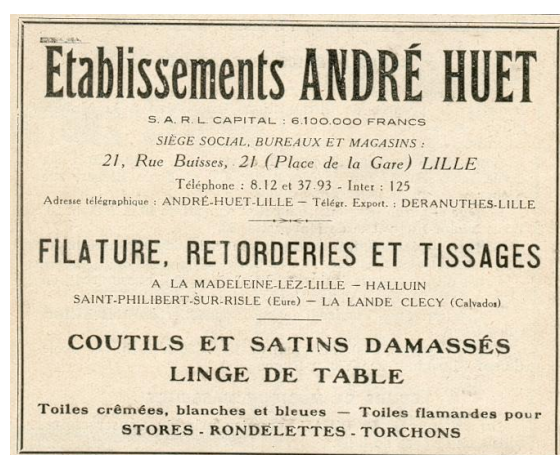
▲ 1938 - l'AVENIR de BERKEM...
juste avant la guerre...

Au début du vingtième siècle

La vie ouvrière, longtemps insupportable, avait connu quelques améliorations. Elle restait difficile, précaire à cause des crises qui secouaient périodiquement l'industrie, pourtant en progrès constant.

L'alimentation en gaz avait été assez rapidement assurée à La Madeleine par la société du Gaz de Wazemmes, reprise en 1905 par la Compagnie continentale du gaz, mais plus tardivement à Berkem, en raison de son éloignement du centre de la ville. Un plan de 1933 montre que le réseau, assez dense, comporte encore des lacunes dans le secteur proche de la Deûle.

La venue de l'électricité fut un autre événement; la ville de La Madeleine conclut en 1908 un contrat pour l'établissement d'un éclairage public avec



une société naissante, l'Energie électrique du Nord de la France; le réseau s'étendit progressivement aux usages privés.

L'année 1905 fut marquée à Berkem par la venue d'une nouvelle très grande usine, celle des Huet. Cette famille d'origine normande, mais alliée aux Colombier, vieille famille d'industriels d'Armentières, possédait déjà un grand ensemble textile à Halluin; elle décida

d'implanter au cœur du quartier, dans l'îlot formé par la rue du quai et la rue du Pré-Catelan, un vaste tissage de toiles damassées, qui à son tour employa de très nombreux ouvriers; outre le tissage proprement dit, la *fabrique* Huet comportait une blanchisserie et une teinturerie. Une partie de cette superficie a été reprise de nos jours par le supermarché Champion. A l'exemple des Agache, les Huet construisirent des maisons ouvrières, rue du Pré-Catelan.

En lisière de Berkem, dans la rue de Marquette, une nouvelle usine textile s'édifia en 1908, *La linière lilloise* dont le site est aujourd'hui occupé par le Centre de culture et d'animation. Au centre du quartier, près de la filature d'André Saint-Léger.

Une secousse violente agita en 1905-1906 la paroisse Saint-Vital, comme toute l'Eglise de France. La 3^{ème} République après 1876, avait engagé une politique fortement anticléricale pour contrarier l'influence de l'Eglise,

qu'elle jugeait excessive. Cette politique connut des épisodes divers, comme la laïcisation de l'enseignement, la lutte contre les congrégations, et aboutit en 1905, à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Son épisode le plus aigu en fut partout la formalité des inventaires, par laquelle les fonctionnaires d'Etat devaient, avec si nécessaire le concours de la force publique, inventorier le mobilier (meubles proprement dits, tableaux, accessoires du culte) existant dans les églises, devenues propriété des communes.

Le 2 mars 1906, le receveur des Domaines se présenta à cette fin à la porte de Saint-Vital. Deux vicaires et une dizaine de personnes s'opposèrent à son entrée, face à 500 manifestants (aux dires du procès-verbal établi par l'officier de gendarmerie), criant «A bas la calotte». Le curé était en chaire, dans l'église emplies de fidèles chantant des cantiques; les agents de l'autorité se retirèrent. Ils revinrent plus tard pour exécuter leur mission, et y parvinrent cette fois; mais il leur fallut briser la porte, bloquée par des chaises et du mobilier de toute nature.



On ne saurait tirer de conclusion de cet épisode; chaque parti avait ses activistes, qui se déplaçaient au gré du calendrier des inventaires. Le même rituel s'était produit, le même jour, devant l'autre église de La Madeleine. De nombreux indices montrent par ailleurs

qu'à cette époque, une partie de la population s'était éloignée de la pratique religieuse même si une autre fraction demeurait fervente.



La guerre et ses suites

Sur cette ruche active qu'était Berkem, la guerre tomba comme la foudre. Les hommes furent mobilisés et, dès le mois d'octobre, La Madeleine comme une grande partie de la région, se trouva au pouvoir des Allemands. Le quartier ne subit aucun dommage du fait des combats, mais l'outil industriel dont l'usage était fortement ralenti par la pénurie de main-d'œuvre et de matières premières, fut livré au vandalisme de l'occupant. Les cloches de Saint-Vital furent fondues, les usines furent pillées, leur matériel enlevé ou détruit après récupération des pièces de cuivre et de bronze. Avant leur retraite en octobre 1918, les Allemands détruisirent le pont tournant sur la Deûle. Les images des ateliers Agache prises au retour de la paix donnent un spectacle de désolation.

Plus grave, les habitants du Nord occupé vécurent quatre ans dans des conditions très difficiles, et l'on peut penser qu'elles furent pires dans une banlieue ouvrière, même si les témoins se



Salle de Tissage

font rares aujourd'hui. Les Petites sœurs des pauvres, en 1917, furent déportées en Belgique avec leurs pensionnaires. La faim, le froid furent des compagnes obstinées. Pire encore, nombre d'habitants du quartier sont morts dans les combats ou à la suite de ceux-ci ; deux émouvantes plaques ont conservé, dans l'église Saint-Vital, les traits de soixante-douze d'entre eux.

La politique d'indemnisation des gouvernements d'après-guerre permit une reconstruction rapide de l'appareil industriel. Dès le début de 1923, par exemple, les usines Agache tournaient à plein rendement.

On peut penser que le tissu social se reconstitua aussi rapidement, même si les places vides ne pouvaient être comblées. Mais l'après-guerre fut une période instable, trouble, durant laquelle la hantise d'un nouveau conflit ne fit que croître ; la grande crise mondiale déclenchée aux Etats-Unis toucha le Nord en 1930. Les tensions sociales s'intensifièrent, jusqu'à l'explosion

du printemps 1936. Berkem, quartier essentiellement ouvrier, ne pouvait rester en dehors de ces conflits. De fait, toutes les grandes usines furent occupées par les ouvriers en grève, et le quartier en connut une atmosphère particulière, tendue, avec d'incessantes allées et venues.

Après 1930, des progrès sensibles furent faits à Berkem pour l'alimentation en eau potable et l'évacuation des eaux usées mais l'îlot insalubre du sentier du Paradis, face à l'église, conserva longtemps des points d'eau collectifs.

A partir de 1926, une ligne de tramways de l'Electrique Lille-Roubaix-Tourcoing assura une liaison régulière de Lille à Marquette, desservant la place de la Boucherie.

Dans ces années d'avant-guerre, le curé de Saint-Vital évaluait la population du quartier à 5000/6000 personnes, soit 25 à 30% de l'ensemble de la ville.

Peu d'implantations industrielles nouvelles eurent lieu en cette période incertaine. Il faut toutefois signaler l'installation, dans les années 30, de l'usine Rigot-Stalars, entreprise de jute du Vieux-Lille. Elle occupa sur la place du château, les terrains rendus disponibles en 1934 par la fermeture de la vieille minoterie des Pardoën.

Les estaminets des rues proches des usines, rue du Pré-Catelan, place du château, et sans doute rue du quai, proposaient en semaine un service de café dîneurs.

L'avènement du cinéma parlant amena l'ouverture d'une salle en 1931 dans la rue du Pré-Catelan, l'*Olympia*. Elle connut un succès considérable, jusqu'à sa disparition bien plus tard, au moment où la télévision entra dans les familles. Rachetée par la municipalité, l'*Olympia* est aujourd'hui une salle polyvalente, utile à l'animation de Berkem. De sa création aux années 1950 au moins, on trouvait à sa proximité des cafés qui ouvraient leurs portes le dimanche soir, pour la vente de sandwiches.

Dans ces années là, la vie associative demeurait intense; les enfants jouaient dans les rues jusqu'à l'adolescence. Dans la zone la plus pauvre, sentier du Paradis, cour des Elus (quelle ironie, sûrement involontaire, dans ces appellations) cour Mathon, le point d'eau et les W.C. collectifs favorisaient les allées et venues, et, par conséquent les rencontres de voisinage. Les enfants se rencontraient à l'école, au patronage.

La vie paroissiale, qui concernait une fraction importante des Berkémois, contribuait à cette sociabilité: les matinées récréatives données par le cercle théâtral (jeunes acteurs et actrices farouchement séparés), les kermesses paroissiales, les processions scandaient la vie du quartier bien au-delà du cercle des pratiquants; en 1943, un impressionnant inventaire des œuvres paroissiales mentionnait les Cœurs vaillants, les Ames

25

L'Occupation, la Résistance

Après la fausse mobilisation de 1938, les Berkémois d'âge militaire durent endosser de nouveau l'uniforme en septembre 1939, comme partout ailleurs en France. Avec tous les Madeleinois, les habitants du quartier endurèrent une nouvelle occupation, aggravée par la rigueur du régime de la zone interdite, qui englobait toute la région; ils subirent des restrictions de toute nature. A l'inverse des années 1914-1918, les usines continuèrent à tourner, leur rythme ralenti par la pénurie de matières premières et le manque de main-d'œuvre, car une partie de la population se trouvait en captivité loin de la France. Les solidarités jouèrent à plein, sans pouvoir préserver les plus démunis.

Au gré des connaissances et des rencontres, quelques-uns entrèrent dans les différents mouvements de Résistance, et luttèrent contre l'occupant de manières variées. Yvonne Abbas, dans son logement de la place de la Boucherie, aida à la fabrication et à la diffusion de journaux clandestins, entre autres activités ; arrêtée à son domicile par la police française, elle fut déportée à Ravensbrück. Le patron du Café de « La glacière », rue du Pré-Catelan, où se réunissaient avant-guerre les participants de mouvements de jeunes d'extrême gauche, mourut en déportation. Dans les escarmouches meurtrières des journées de la Libération un petit nombre d'habitants du quartier, membres des Forces françaises de l'Intérieur, perdirent la vie. Quelques bombes des avions alliés s'étaient égarées, sans trop de dégâts, sur la rue Agache.



Reprise et transformations sociales

L'économie française ne se releva pas immédiatement après 1945, et Berkem ne retrouva pas immédiatement la prospérité : il fallait rétablir les circuits économiques rompus, attendre le rétablissement des infrastructures détruites. Heureusement, la demande était énorme après ces années de pénurie, et les usines tournèrent bientôt de plus belle. Mais l'inflation catastrophique, avait réduit fortement les revenus ouvriers, et la vie resta longtemps à la limite du supportable; de là des grèves fréquentes, en particulier dans l'industrie textile, connue pour ses bas salaires. Selon les registres de la paroisse, seule et précieuse source dont nous disposons pour le quartier, Berkem comptait en 1943 8250 habitants.



La production intensive suscita bientôt une pénurie de main-d'œuvre, en particulier dans les emplois peu qualifiés; les entrepreneurs du secteur textile à Lille-Roubaix-Tourcoing se tournèrent alors vers les régions minières, où les filles de mineurs, parfois leurs femmes, ne trouvaient pas de travail; ils organisèrent des circuits de ramassage de cette main-d'œuvre qui travaillait, tantôt de l'aube à 14 heures, tantôt de 12 à 21 heures (les horaires variaient d'une usine à l'autre). Une noria d'autocars emmenait les ouvrières, puis les ramenait dans leur bourgade à la fin de leur journée de travail. Le système fut rapidement adopté par la grande filature Agache, dont les autocars sillonnèrent bientôt Berkem.

Dans l'ensemble Agache de la rue du Pré-Catelan, le système fut organisé avec beaucoup de soin, car l'ampleur des investissements à partir de 1948, exigea la mise en place du travail posté. Des ouvrières, pour la plupart d'origine polonaise, furent recrutées dans le secteur de Bruay et Hénin-Liétard. Un foyer fut organisé pour ces jeunes filles, dont 150 environ restaient à La Madeleine du lundi matin au vendredi soir. Des locaux leur avaient été aménagés, avec deux étages de dortoirs, à l'intérieur même de l'usine, à l'angle de la rue du Pré-Catelan et de la carrière Desquiens. Elles disposaient de salles de délassément et de divers services sociaux. Simultanément, des autocars, de deux à quatre selon les périodes,

assuraient un trajet quotidien entre Berkem et le Valenciennois. La main-d'œuvre, dans les filatures, était majoritairement féminine.

Cette formule, si éloignée de nos conceptions actuelles du travail, perdura pourtant jusqu'au début des années 1970; elle nous rappelle l'âpreté constante du travail manuel.

La société change profondément dans les années d'après guerre. Si l'appareil industriel retrouve provisoirement sa vigueur, les habitudes se modifient, même si les Berkémois, sauf obligations professionnelles, sortent assez peu de leur quartier. On lit beaucoup, semble-t-il, un quotidien et des romans de collections à bon marché. Outre la fréquentation de l'*Olympia*, certains adultes pratiquent la danse, le samedi et le dimanche : le grand dancing Verelst fonctionne à l'angle des rues



Pardoën et de Marquette. Bien entendu, les bals populaires organisés aux grandes fêtes restent très suivis.

La ferveur religieuse du temps de guerre perd de son intensité, et le curé de Saint-Vital le déplore très lucidement en 1947 : à ses yeux, *le retour à une vie quotidienne trépidante, la multiplication des occasions de sortie (bals, cinéma, etc.) éloignent de la pratique religieuse ; en 1949, il évoque l'éloignement absolu de l'Eglise dans certaines rues du quartier.*



Le reflux

Pour l'essentiel, la vocation industrielle de Berkem s'était bâtie sur le textile. Or, passé le coup de fouet de l'après Libération, cette activité fut prise de langueur dans toutes les régions françaises où elle était implantée. Les causes en étaient multiples : concurrence des pays neufs, perte des marchés coloniaux, cadence accélérée des investissements, et, dans le Nord, structure familiale des entreprises.

Le mouvement s'esquissa à partir de 1965, mais les deux grandes usines de Berkem résistèrent assez longtemps. En 1967, le groupe Agache fut repris par les frères Willot avant de passer en 1984 aux mains de Bernard Arnault, aujourd'hui chef de file du secteur français de l'industrie de luxe. Les difficultés économiques s'étaient accrues entre-temps, et l'usine coton de la rue du Pré-Catelan ferma ses portes après 1975, la fabrique de lin fut close fin des années 1980. Puis ce fut le tour de la maison Huet, qui disparut vers 1990. Les salariés de Berkem connurent le sinistre cortège qui marque en France ces trente dernières années : plans sociaux, retraites anticipées, licenciements collectifs.



Berkem de nos jours

Ces grands bouleversements qui frappèrent tout un quartier (et bien au-delà, car nombre d'ouvriers venaient du reste de la ville et des communes environnantes, sans parler des jeunes filles de la région minière) ne pouvaient laisser la municipalité indifférente; elle a recherché des entreprises susceptibles de prendre le relais, mais le temps semble passé, sous nos climats, des unités de production grandes utilisatrices de main-d'œuvre. Elle a organisé, sur un terrain proche de ce qui fut jadis la première entreprise textile de Berkem une pépinière de jeunes entreprises, qui semblent évoluer de façon favorable. Un supermarché, en voie d'expansion, s'est installé dans ce qui fut le domaine des Huet.

Mais, à l'heure actuelle, la plus convaincante des réussites semble bien celle de l'entreprise Descamps, qui occupe les locaux des usines Agache, rue du Pré-Catelan. M. André Descamps a commencé par travailler dans l'entreprise Agache de Berkem, avant de se faire embaucher dans une usine de montage. Conscient des mutations de l'industrie, il constate l'essor d'une activité bien spécifique : le transfert des matériaux à l'intérieur même des entreprises. Il reprend les locaux et les activités de la maison Smith, rue Amand Ostande, puis celles de la métallerie serrurerie Pluquet, rue Félix Faure, avant de s'installer dans les locaux Agache; il y produit des matériels très spécialisés : transport pneumatique, ventilation, dépoussiérage, etc. Disposant d'une autre usine à La Gorgue, il occupe globalement 110 ouvriers. Il a en outre loué, dans l'autre usine Agache de la même rue, un certain nombre de locaux à quelques entrepreneurs de pointe. Ainsi les nouvelles activités trouvent-elles leur place dans les lieux nés de la vague industrielle.



Sans perdre les grands traits de sa physionomie, l'apparence du quartier s'est modifiée sensiblement dans les trente dernières années, sous l'action de la municipalité. Des logements vétustes et sans confort ont été remplacés rue de Berkem et dans la carrière Desquiens, par des résidences et des appartements. Le sinistre îlot du Paradis a disparu, remplacé par un agréable lotissement. Les chaussées ont été améliorées.



On peut seulement regretter que la nécessité de densifier l'occupation des sols ait parfois fait surgir des immeubles qui ne résolvent pas tous les déficits et attentes du quartier. C'est la difficulté que connaissent toutes les banlieues industrielles confrontées au problème du logement et à son financement. Les édiles ont également procédé à

l'aménagement, plaisant, des places de la Boucherie et de la Victoire et édifié une résidence pour personnes âgées.

L'une de ces transformations, en 1982-1984, a valeur de symbole : c'est la démolition de la vieille église Saint-Vital, celle des Desmazières, qui menaçait ruine, et l'édification d'un nouveau sanctuaire, mieux adapté aux



besoins du temps : l'aménagement de son parvis fait de la rue de Berkem un lieu très convivial.

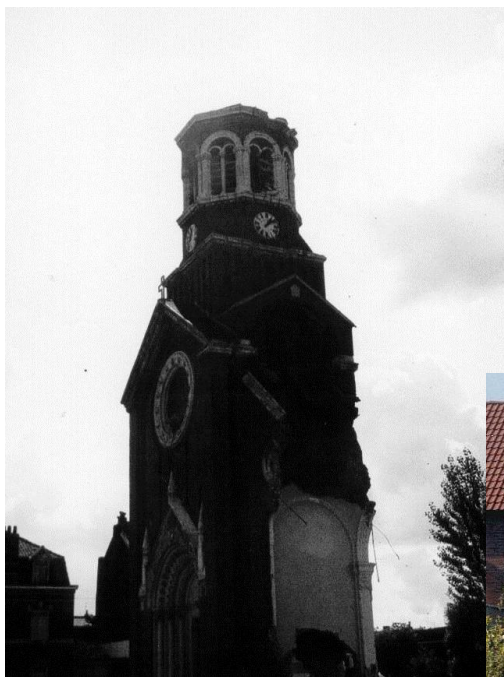
Les grandes usines textiles ont fermé leurs portes, les autocars chargés d'ouvrières ont déserté Berkem dont la population, malgré quelques implantations pleinement réussies, travaille surtout à l'extérieur. Est-il possible de rendre à ces lieux leur vitalité de jadis ? La

chance du quartier, qu'avaient perçue les grands industriels du 19^{ème} siècle, c'est sa proximité de Lille, dont le centre, par l'avenue du Peuple belge, est au bout de la rue du Pré-Catelan...Les promoteurs immobiliers ont commencé à s'en aviser. Il faudrait aussi que de nouvelles industries, à haut niveau technique, continuent à remplacer les activités disparues, que les interventions indispensables en matière d'urbanisme respectent les bâtiments caractéristiques du passé et l'esprit des lieux, que Berkem change en conservant ses traits originaux. Difficile pari, qui mérite d'être gagné.

Pierre Pouchain

Bien des données restent à exploiter sur l'histoire de Berkem, en particulier sur la situation sanitaire, les attitudes politiques, les équipements collectifs, l'immigration, qui affinaient la connaissance qu'on peut avoir du quartier.





Remerciement

Sources : Archives municipales de La Madeleine, Archives départementales du Nord, Archives du diocèse de Lille.

Illustrations : Collection de M. Christian Janssens.

Témoignages : de Mesdames Yvonne Abbas, Beaumadier, Renée Lampe, Danièle Servais, Magdeleine Torrez et de Messieurs Jean Beaumadier, Fohr, Willy Lachat, Michel Spinnewyn, Daniel Torrez.

